

Colonel (e.r.) Georges-André GUYOT

Souvenirs de la Résistance et du maquis

DONNÉES TECHNIQUES

Texte autobiographique paru dans le numéro spécial de la *Revue des Anciens du Centre des Hautes Études de l'Afrique et de l'Asie Moderne*¹, octobre 1997, pp. 29 à 35.

Les titres ont été ajoutés au texte initial, ainsi que quelques corrections de forme.

Les photos, qui n'appartiennent pas au texte initial, sont la propriété de l'auteur.

En dernière partie a été placée l'allocution du colonel Guyot prononcée à Ouroux en 2003.

DERNIÈRE MISE À JOUR : 19 NOVEMBRE 2017

¹ Le CHEAM a pris en 1945 la suite du Centre des Hautes Études Musulmanes, créé en 1938 pour les officiers administrateurs et hauts dirigeants privés travaillant en Afrique du Nord. Il est rattaché à l'université de Paris.

Né le 8 septembre 1920 à Paris, Georges-André GUYOT est saint-cyrien de la promotion « Charles de Foucauld » (1941). S'engage au BCRA (réseau Vengeance) fin 1942. Combat dans le maquis du Morvan avec les SAS britanniques et obtient la *King's medal for courage*. Volontaire pour l'infanterie coloniale (aujourd'hui infanterie de marine), rejoint le Corps expéditionnaire français pour l'Extrême-Orient en mars 1945. Grièvement blessé en Indochine (perte de l'usage du bras gauche), s'oriente vers une carrière de renseignements. Attaché militaire au Pakistan (1953-1955), mission militaire en Tunisie (1956-1957), affecté au Secrétariat de la défense nationale à Paris (service de renseignements) tout en effectuant des séjours outre-mer au Congo et en Nouvelle-Calédonie. Au cabinet militaire du Haut-commissariat dans le Pacifique, officier de liaison auprès de l'amiral commandant en chef des forces du Pacifique. Directeur des études au Centre militaire d'information et de documentation sur l'outre-mer (CMIDOM), a demandé sa mise en retraite anticipée en 1970. À partir de 1971, effectue une carrière civile comme représentant en Indonésie et pour le sud-est asiatique de la SoDETEG (Société d'études techniques et d'entreprises générales), société d'ingénierie pour les grands travaux ou les problèmes de développement humain ou industriel. Seconde retraite en 1980. Passe un DEA de géographie rurale à l'université de Rennes. S'établit dans le Morbihan et participe à différentes études et commissions ainsi qu'à une action de développement et d'aide au Tchad. Vice-président national des Médaillés de la Résistance et président de la section du Morbihan, se consacre au concours scolaire de la Résistance et de la déportation (organisation et voyage des lauréats).



Commandeur de la Légion d'honneur, titulaire des Croix de guerre 1939-1945 et TOE, Médaillé de la Résistance et chevalier des Palmes académiques, le colonel Guyot est décédé le 8 février 2012.

SOMMAIRE

(Cliquez sur le n° de page voulu.)

1	<i>Les débuts</i>	4
2	<i>À Vengeance, 1943</i>	6
2.1	L'engagement	6
2.2	Turma Vengeance	6
2.3	Au service Action : premières missions	7
2.4	Avec Claude Lerude	7
2.5	Cerisy Belle Étoile	8
3	<i>Les jours sombres</i>	9
3.1	Arrestations	9
3.2	En fuite	9
3.3	À Paris : les ennemis...	9
3.4	...et les « amis »...	10
4	<i>Dans le Morvan : le maquis</i>	11
4.1	Une situation boiteuse	11
4.2	Vengeance au maquis	11
4.3	La compagnie <i>André</i>	12
4.4	Les Anglais	13
4.5	Les combats	14
4.6	La boue	16
5	<i>Après la libération de notre Région</i>	16
5.1	Stabilité imposée	16
5.2	Le 95° RI	16
5.3	Le CEFEO	17
6	<i>Bilan</i>	18
7	<i>Allocution du 7 septembre 2003, à Ouroux en Morvan</i>	19

1 Les débuts

Le 5 février 1943, après plusieurs contacts préliminaires, je contractais un engagement dans le réseau Turma Vengeance au titre de la France Combattante. J'étais jeune saint-cyrien de la promotion Charles de Foucauld (1941-42). Comme tous mes camarades, j'avais assisté, la rage au cœur, à l'invasion de la zone libre par les Allemands et à la honteuse attitude de faiblesse de la plupart de nos chefs, si ce n'est pour certains de connivence avec l'ennemi. J'avais, par contre, eu la chance d'avoir à la tête de ma compagnie un homme remarquable, le capitaine Crapelet, brillant combattant en 1940, qui nous avait accueilli à Aix-en-Provence, où Saint-Cyr était replié, par ces paroles : « Messieurs, je ne connais qu'un ennemi, celui qui campe sur notre sol. Je vous apprendrai à le combattre avec les moyens réduits dont nous disposons. »



L'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr repliée à Aix-en Provence (caserne Miollis)
Ici, la promotion « Charles de Foucauld ».

Et de fait, avec l'aide d'instructeurs comme Tom Morel, il nous avait entraîné à la guerre de partisans et d'embuscade. Lui-même devait rejoindre les maquis en Auvergne ; quant à Tom Morel son courage et son sacrifice sont bien connus.

En juin 40, j'avais bien essayé de m'enfuir à bicyclette pour gagner l'Afrique du Nord ou l'Angleterre mais les colonnes blindées allemandes arrivèrent avant moi à Bordeaux. Par la suite je participais à la manifestation du 11 novembre 1940, place de l'Étoile.



11 novembre 1940 : la corniche Louis-le-Grand (dont fait partie GA Guyot) défile sur les Champs.

Reçu à Saint-Cyr je crus à ceux qui affirmaient que la petite armée d'armistice serait le creuset de notre revanche. Hélas, comme je viens de le dire l'occupation de la zone libre en 1942 mettait fin à ce rêve.



Aix-en-Provence : l'élève officier G.-A. Guyot.

Avec quatre autres camarades nous avons essayé au mois de décembre 1942 de passer en Espagne. Nous avons une filière, soi-disant sûre, en complicité avec des cheminots. C'est ainsi que nous fûmes arrêtés en gare de Perpignan par la police française. Un commissaire de police, patriote et résistant, nous dressa un procès-verbal pour la forme et nous libéra en nous prévenant que notre arrestation était préventive car notre filière conduisait tout droit à la *gestapo*. De fait, des camarades empruntant, après nous le même circuit, se retrouvèrent en camp de concentration.

2 À Vengeance, 1943

2.1 L'engagement

Après ces péripéties et ces déconvenues, j'étais remonté à Paris où j'étais sûr de trouver gîte et soutien, mais avec la volonté bien délibérée de lutter contre l'occupant. Certains de mes camarades rejoignirent les Alpes et Tom Morel. J'étais prêt de le faire, quand je fus contacté pour rentrer au réseau Turma Vengeance avec deux autres camarades². La première rencontre avec un représentant de ce réseau eut lieu, rue Favart, derrière l'Opéra Comique dans un appartement vide de meubles mais où se trouvait rassemblée toute une panoplie d'armes anglaises provenant d'un parachutage récent. Mon interlocuteur, grand, blond, un peu plus âgé que moi, me fit une bonne impression malgré une méfiance bien compréhensible. Je crus avoir affaire à un anglais, en fait il s'agissait du chef de réseau, un jeune médecin du nom de Vic-Dupont, devenu célèbre après la guerre comme professeur spécialiste des poumons.

Dès ce premier contact je ne lui cachais pas que ma préférence était pour un départ vers l'Afrique du Nord ou l'Angleterre, afin d'être incorporé dans une unité combattante. Il me rétorqua bien évidemment que je serais plus utile dans la « Résistance » et m'assura que mon engagement dans la France Combattante serait reconnu et homologué. Jusqu'à la fin de la guerre et, même jusqu'à mon départ en Indochine, je restais sceptique sur la valeur de cet engagement, ce en quoi j'ai eu tort, car cet engagement fut bel et bien reconnu et ma qualité d'agent P2 des Forces Françaises Combattantes certifiée. Il faut dire que le réseau dans lequel je rentrais était l'un des premiers à être rattaché au BCRA³ et ceci m'amène à donner très rapidement quelques détails sur ce réseau.

2.2 Turma Vengeance

À l'origine trois jeunes internes des hôpitaux de Paris : Vic-Dupont, Wetterwald et Chanel. Ils avaient été mobilisés et après leur libération leur première activité consista à fournir des faux papiers aux prisonniers évadés et à leur offrir une filière pour passer en zone libre, grâce en particulier à Chanel, originaire de Nevers. Mais c'est Vic-Dupont qui eut l'idée de reprendre contact avec des officiers du deuxième bureau de l'armée de l'air sous les ordres desquels il avait servi et qui étaient repliés à Vichy. Ces officiers, dont le colonel Ronin, étaient eux-mêmes en liaison avec Londres où ils transmettaient les renseignements recueillis par le réseau parisien de Vic-Dupont. Très vite cependant le relais vichyssois fut abandonné et le réseau rattaché directement au BCRA sous le nom de réseau de renseignement Turma. Pourquoi Turma ? Sans doute par référence à la formation de cavalerie romaine, la turme qui constituait un escadron et ceux-ci au nombre de dix formaient avec dix cohortes d'infanterie une légion⁴.

Très vite il apparut nécessaire de développer un réseau particulier « Action » pour entreprendre et préparer des opérations de sabotage, de contre-ingérence, de protection, etc. C'est François Wetterwald qui en prit la direction et l'organisa en s'inspirant des corps-francs allemands qui, en 1918, avaient poursuivi dans l'Est la lutte armée. Pourquoi le nom de « Vengeance » ? Sans doute par référence à notre souci de relever notre honneur.

En tout cas, Wetterwald nous révéla bien plus tard que cette appellation avait suscité la colère des membres de la *gestapo* qui l'interrogèrent.

Du fait de cette double activité on retrouve dans les homologations de la France Libre au titre des Forces Françaises Combattantes, d'une part le réseau de renseignements Turma et d'autre part le réseau action Vengeance. Bien entendu, et tout au moins au départ, un cloisonnement

² Il s'agit de Fiévet et de Rossinès.

³ Bureau central de renseignement et d'action.

⁴ Ch. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, 1816.

sévère était prévu, mais il ne fut pas possible de vraiment le respecter, les deux actions étant souvent liées ou connexes. De ce fait, on associe les survivants dans le même groupement Turma Vengeance.

2.3 Au service Action : premières missions

Sans doute pour me conforter sur la certitude de rejoindre un réseau sérieux, en relation avec Londres, et aussi peut-être pour m'éprouver, la première mission qui me fût confiée consista à aller chercher à Nogent-sur-Marne une valise d'armes et d'explosifs, parachutés les nuits précédentes. Le retour par le train se fit sans incident mais j'appréhendais l'arrivée à la gare de l'Est. J'y fus accueilli par un cheminot sur le quai qui me conduisit directement à un vélo-taxi afin de m'éviter les risques de contrôle à la sortie ainsi que dans le métro. À ma grande surprise, le vélo-taxi m'amena aux Invalides et me déposa aux portes de la maison du garde qui se trouvait à l'entrée de la grille (cette maison a aujourd'hui disparu). J'y fus accueilli par le gardien, un grand invalide de 14-18, qui logeait là avec son épouse. Comme il était tard, on me retint pour le dîner et le coucher et le gardien me montra le dépôt où étaient entreposées les armes, dans une cave située en dessous d'un bâtiment occupé par les Allemands. Plus tard, ce malheureux⁵ fut arrêté et mourut en déportation.

Cette toute première action ne pouvait que me donner confiance sur le sérieux des gens avec lesquels je m'engageais bien que ne connaissant pas leur identité. J'avais surtout été frappé par l'existence d'une organisation apparemment bien rodée et par la qualité des personnes auxquelles j'avais eu à faire, tant à Nogent qu'à Paris.

Par la suite, je fus amené par le jeu de mes responsabilités à constater que notre réseau avait su se ménager l'appui de l'association des grands invalides de guerre et que, de ce fait, il disposait de complicités très importantes dans l'administration grâce aux nombreux invalides qui y tenaient des postes de confiance.

Après ce transport d'armes, on me confia une mission d'instruction sur l'utilisation des armes et des explosifs que nous recevions. Cette instruction, par mesure de précaution, ne se faisait que par groupe de 4 ou 5 personnes au maximum. À Paris, je m'adressais en particulier à des gardes républicains qui, plus tard, devaient constituer, lors de la Libération, des chefs de groupe qui prendront une part importante aux combats de la Libération de Paris. Je fus envoyé aussi en Province, particulièrement au dépôt des cheminots de Nevers auxquels je fournissais du plastique et que j'initiais aux méthodes de sabotage. J'appris ainsi et je constatais que Vengeance jouait un rôle important dans l'organisation de Résistance de la SNCF. De fait, *Mahot*, qui devait par la suite diriger Résistance Fer, avait débuté à Vengeance où il figurait sous le pseudonyme de *Kermorgan* dans les équipes de Nevers.

2.4 Avec Claude Lerude

En septembre 1943, je fus chargé de prendre les fonctions d'adjoint de Claude Lerude⁶ pour la région P4 qui regroupait les départements du Loiret, Loir-&-Cher et Cher. Claude Lerude, un peu plus âgé que moi, était un garçon extraordinaire, possédant un pouvoir d'attraction indéniable sur tous ceux qui l'approchaient. Il était très connu à Orléans où il avait exercé d'importantes fonctions dans le scoutisme et possédait de ce fait un véritable vivier de recrutement auprès de jeunes garçons très dévoués. Mais, de par ses relations familiales et aussi en raison de sa valeur personnelle et de sa force de persuasion, nous arrivâmes à obtenir l'adhésion d'importantes personnalités comme le directeur des Impôts, le commissaire de police, le directeur de l'Équipement, etc. C'est dire combien Vengeance était fortement structuré dans le département et même la région.

⁵ Il s'agit de Georges Morin, membre du réseau Vengeance, arrêté le 5 juillet 1944, déporté avec son épouse, décédé au camp de Dora. Une plaque a été apposée en son honneur à l'Hôtel national des Invalides.

⁶ Voir, sur le site, sa biographie (par Fr. Wetterwald).

Nos missions étaient triples :

1. recueillir et transmettre à Paris tous les renseignements que nous pouvions obtenir sur l'armée allemande et les organisations de collaborateurs. Nous avions dans nos attributions, en particulier, le très important aérodrome de Bricy, situé tout près d'Orléans, et il m'est arrivé de faire le voyage exprès sur Paris pour y apporter des informations urgentes et particulièrement exploitables sur les activités de la *luftwaffe* ;
2. préparer les opérations de guérilla par la constitution de formations paramilitaires. Notre effort de recrutement s'adressait en particulier aux anciens militaires de carrière auprès desquels nous avons trouvé un accueil assez réservé au départ, mais beaucoup plus attentif lorsqu'ils se rendaient compte du sérieux de notre organisation. Nous donnions comme consigne aux cadres ainsi recrutés de faire des reconnaissances de terrain (lieux propices aux regroupements, aux embuscades, aux parachutages, aux caches d'armes, etc.). Nous faisons l'instruction sur les armes anglaises qu'ils auraient à employer. Malgré les arrestations dont je parlerai ultérieurement, ce travail ne fut pas inutile et devait servir à ceux qui participeront aux opérations de libération, en particulier dans la forêt d'Orléans ;
3. assurer les actions immédiates indispensables comme :
 - la distribution de tracts ou journaux ;
 - les filières d'évasion pour les prisonniers ou les aviateurs alliés (c'est ainsi qu'il m'est arrivé de convoier des pilotes de l'*US air force*) ;
 - la fabrication de faux papiers, indispensables pour nos agents et les jeunes réfractaires au STO. Nous avons monté dans ce domaine un atelier remarquable ;
 - le recueil et le camouflage des jeunes réfractaires du STO qui étaient de plus en plus nombreux et que nous nous efforcions de disperser dans des zones propices à la formation de futurs maquis ;
 - la protection de nos réunions ;
 - la réalisation d'actions de sabotage.

On peut dire que fin 1943 nous étions à même de réunir dans les trois départements plus de trois mille hommes instruits et encadrés. Cette époque de fin 1943 est celle de l'apogée de Vengeance qui, outre notre région, était fortement implanté, tant sur le plan renseignement (Turma), qu'action (Vengeance) dans les zones suivantes :

- Paris et la région parisienne (Seine-&-Oise, Seine-&-Marne) ;
- Normandie (Orne - Manche) ;
- Nièvre - Allier - Yonne - Aube ;
- Indre - Indre-& Loire - Vienne ;
- Bretagne.

2.5 Cerisy Belle Étoile

La formation des cadres n'était évidemment pas négligée. C'est ainsi qu'un stage a été organisé en décembre 1943 par François Wetterwald et Claude Lerude à Cerisy-Belle-Étoile dans un château appartenant à une organisation de colonies de vacances, sous couverture d'une formation de moniteurs de camps de jeunes et ceci avec l'accord de la préfecture. Nous nous retrouvâmes ainsi une quarantaine, instructeurs compris, et le comble de l'ironie était que le château se trouvait à proximité d'un poste de guet antiaérien de la *wehrmacht* !

Le programme comprenait toutes les consignes appropriées aux fonctions d'agent de liaison (mesures de sécurité) et de futur chef militaire (reconnaissance du terrain, etc.). Nous y avons même effectué des exercices de combat. Outre les éléments de Vengeance, les stagiaires

comprenaient aussi deux ou trois représentants de l'ORA (Organisation de Résistance de l'Armée), très intéressés par notre initiative et conscients de la valeur de notre formation.

3 Les jours sombres

3.1 Arrestations

Ce devait, hélas, marquer aussi la fin de la période heureuse du réseau. Les mois de décembre 1943 et janvier 1944 nous furent, en effet, particulièrement néfastes avec des arrestations massives tant à Paris que dans toutes les régions. Les arrestations à Paris décapitèrent le réseau. Vic-Dupont et Wetterwald ainsi que leurs principaux adjoints en furent les premières victimes⁷.

À Orléans, les arrestations furent aussi particulièrement sévères et bien préparées à cause de la trahison d'un de nos agents de liaison. Elles eurent lieu le dimanche 16 janvier [1944] alors que se tenait chez Claude Lerude une réunion d'information et de travail de nos principaux cadres départementaux. J'étais personnellement chargé avec un de mes agents de liaison d'apporter dans l'après-midi du matériel de sabotage anglais pour en montrer l'utilisation. Nous nous étions répartis les charges dans deux sacs de ménagère et nous étions à quelques mètres de la maison de Claude lorsque nous fûmes dépassés par une Traction Citroën qui stoppa devant la porte et nous en vîmes surgir deux individus que nous reconnûmes de suite comme agents de la *gestapo*. Par chance, étant entièrement occupés à forcer la porte, ils ne prirent pas garde à nous. Quelques minutes plus tôt ou quelques minutes plus tard nous tombions dans la souricière, ce qui fut le cas de nos malheureux camarades.

3.2 En fuite

Dans la soirée, je faillis d'ailleurs une seconde fois me faire arrêter. Il était environ 21 heures, et une des dernières personnes que je voulais alerter était l'adjudant des pompiers d'Orléans avec lequel nous avions monté plusieurs opérations de sabotage camouflées en interventions d'incendie. Il habitait dans un logement attenant au centre des pompiers et son entrée personnelle donnait sur une place derrière la cathédrale. Lorsque je frappais à cette porte je fus surpris par un timbre de voix inconnu et quand celle-ci s'ouvrit j'aperçus le canon d'un revolver qu'un individu tenait dans sa main gauche, ayant sans doute libéré la droite pour ouvrir la serrure. D'un coup de pied je rabattais violemment la porte sur lui et m'enfuis. Je m'en souviens encore, il faisait froid, ce 16 janvier et la nuit était claire. Je fus évidemment poursuivi avec de grands cris, mais à l'époque je courais bien et je connaissais les lieux. Traversant la place, passant devant la cathédrale, j'atteignis un petit jardin dont je sautais le muret et me réfugiais dans une maison donnant sur la rue du Faubourg de Bourgogne. Ce refuge, préservé pour des cas de sauvegarde dans le genre de celui qui m'arrivait, appartenait à deux vieilles demoiselles, deux sœurs qui tenaient un magasin d'antiquités. Elles m'hébergèrent sans rien me demander.

Par la suite je fus recueilli et logé pour quelques jours chez le directeur des Contributions ... puis je décidai de gagner Paris.

3.3 À Paris : les ennemis...

Je pris d'ailleurs la précaution de gagner Cercottes à bicyclette et de voyager par un omnibus qui me permît de descendre dans une gare de la banlieue parisienne. Je me méfiais, en effet, de la surveillance exercée par les Allemands tant aux Aubrais qu'à la gare d'Austerlitz, à Paris, et de fait un camarade reconnu par un indicateur français se fit arrêter à son arrivée en gare.

⁷ Quant à Chanel, il était déjà déporté à Mauthausen, ayant été arrêté fin 1942.

À Paris, je disposais grâce à des amis et à la famille de refuges sûrs. Je repris contact avec les éléments de notre réseau qui avaient pu également échapper à la vague d'arrestations qui venait de nous frapper.

Mon premier souci fut de déterminer le responsable des arrestations d'Orléans. Mes soupçons se portaient sur un agent de liaison, qui était le seul en dehors de moi et du camarade qui m'accompagnait, à connaître le lieu de la réunion. Il s'agissait d'un garçon qui nous avait été recommandé par des gendarmes amis de Pithiviers. Il appartenait à une famille connue de la région, son père était diplomate. En 1939, il s'était engagé dans l'armée de l'air pour devenir pilote. Ce que nous ignorions, c'est qu'il menait grande vie, avait besoin d'argent et s'était fait retourner par les services de la *gestapo* dont il devint un agent appointé.

Mes doutes furent rapidement confirmés. En effet, à un rendez-vous de rattrapage, dans un café parisien de l'avenue des Champs Élysées, très fréquenté, où nous avions, avec la connivence de deux garçons, la possibilité de contacts rapides et presque indécélables dans le va-et-vient des consommateurs, il prétendit se mettre à ma disposition et me demanda un rendez-vous que je lui fixai à la station de métro Iéna, deux jours plus tard. J'avais pris la précaution de me faire suivre par un camarade inconnu de notre suspect qui m'avertit, dès la sortie du café, que j'étais pris en filature. Nous avions mis au point tout un circuit de changements de métro et de passages dans des magasins et des immeubles à double entrée pour échapper à ce genre de danger. Évidemment, je ne me rendis pas au rendez-vous fixé, mais j'y envoyais un camarade qui me rendit compte que j'y serai tombé dans une souricière montée par la *gestapo*. D'ailleurs notre suspect nous conduisit tout droit à un hôtel protégé par les services allemands. Nous aurions bien voulu le descendre, mais nous n'en avions plus les moyens. Nous rompîmes toute relation avec lui, mais il continua à travailler pour les services allemands, jusqu'à la Libération où il fut tout de même arrêté par les FFI parisiens. Juste avant de partir en Indochine, au mois de décembre 1945, je fus confronté avec lui par le juge d'instruction chargé de l'enquête menée contre lui. Ma déposition fut enregistrée mais j'appris plus tard que, transféré à Orléans pour la suite de l'instruction, il parvint à s'enfuir. Aux dernières nouvelles il était en Amérique du Sud.

3.4 ...et les « amis »...

Mon second souci fut de renouer avec les éléments épars de notre réseau, de mettre à l'abri ceux qui avaient échappé aux arrestations et de leur assurer des moyens de survie : cartes d'identité - tickets d'alimentation, etc.

En fait, par suite de ces arrestations nous nous retrouvâmes deux pour prendre les responsabilités du réseau : *Jean-Paul*⁸, venant de la région de Romorantin, et moi-même. Nous nous efforçâmes de représenter le réseau auprès des instances nationales de la Résistance, refusant de nous laisser phagocyter par d'autres formations désireuses de mettre le grappin sur nos éléments épars. On arrivait en effet à ce moment où, sur les consignes venues de Londres, tous les éléments de la Résistance devaient se regrouper au sein des FFI pour former des unités combattantes. Et chacun excipait d'effectifs plus ou moins réels pour obtenir des postes de commandement.

Les plus habiles dans cette manœuvre étaient bien entendu les FTP.

Nous étions évidemment mal placés mais nous arrivâmes tout de même à défendre notre cause et les éléments de Vengeance participèrent activement, sous leur nom, aux combats de la Libération tant à Paris que dans la région parisienne ainsi qu'en Bretagne, dans le Cher et le Loiret pour ne citer que ces départements.

⁸ de son vrai nom, André Brasseur.

4 Dans le Morvan : le maquis

4.1 Une situation boiteuse

En ce qui me concerne j'avais pu prendre contact avec le colonel Bertrand, qui appartenait à l'ORA et venait d'être désigné pour prendre le commandement de tous les éléments FFI du Morvan. Le projet était de constituer un môle de résistance important s'appuyant sur cette région fortement boisée pour mener des actions contre les colonnes allemandes provenant aussi bien du sud, que de l'ouest et du sud-ouest de la France. C'était pour moi et les quelques camarades qui me suivaient, et me faisaient confiance, la perspective des combats au grand jour que nous attendions.

Malheureusement ce beau projet avorta pour des raisons bassement politiques. Les maquis du Morvan, déjà fortement politisés par des éléments locaux et influencés par la propagande FTP refusèrent en effet de passer sous le commandement d'un officier venu de l'armée d'armistice et finalement l'état-major du général Koenig, désigné pour prendre le commandement des FFI, céda et accepta un montage boiteux qui se révéla inefficace sur le plan opérationnel. Le département de la Nièvre resta sous la coupe du colonel Roche, vieil officier de réserve imposé par les chefs des maquis locaux qui savaient pouvoir le manœuvrer. La coordination régionale étant assurée par un colonel parachuté de Londres, le colonel Viat qui agissait en liaison avec un colonel britannique, le colonel Hutchinson, futur pair d'Angleterre.

4.2 Vengeance au maquis

Personnellement, depuis le mois de mai, j'avais regroupé des éléments de Vengeance dans le maquis *Bernard* à Montsauche (Nièvre). Nous devions d'ailleurs être trois groupes de Vengeance à nous retrouver dans les bois de Montsauche : une antenne chirurgicale, dirigée par le docteur Prochiantz (alias *Martel*), un survivant de l'équipe parisienne, le docteur Georges Brulé, qui avait sauvé les archives du réseau et les avait emmenées avec lui, (il était accompagné de trois fidèles dont Jacky Chataigneau, fils du gouverneur de l'Algérie qui fut tué lors de la première embuscade) et mon propre groupe. Le colonel Bertrand m'avait bien proposé de le rejoindre dans le Cher où il devait reconstituer son 1^{er} RI, le renforcer avec des éléments locaux et mener ensuite des opérations performantes contre les colonnes allemandes, mais je ne voulais pas abandonner ceux que j'avais déjà rassemblés.



Le LTN Guyot, commandant la compagnie *André*.

4.3 La compagnie André

À l'annonce du Débarquement, le maquis *Bernard* de Montsauche s'accrut de façon inconsidérée dans le plus grand désordre. *Bernard* lui-même, un ancien gendarme, y était sensible et je finis par le convaincre d'accepter de me confier la constitution d'une formation cohérente et entraînée.



Plaque au maquis *Bernard*.

J'obtins la possibilité de regrouper les éléments de Vengeance venus avec moi de Paris et de les renforcer par des volontaires locaux que je pourrais sélectionner. Je demandais aussi à m'installer en dehors du « caravansérail » *Bernard*, tout en profitant de ses facilités d'approvisionnement, ce qui était important.

Je commençais par réunir mes « fidèles » venus de Paris qui avaient servi comme agents de liaison dans le réseau. C'était en majorité des étudiants du lycée Saint-Louis où j'avais moi-même fait mes études. Élèves des classes terminales, en préparation des grandes écoles, quelques uns d'entre eux, avant de rejoindre le réseau, s'étaient armés en dérobant des armes à des soldats allemands isolés. Ils constituaient un noyau solide sur lequel je savais pouvoir compter. Certains acquirent par la suite une notoriété dont Xavier de Planhol, actuellement professeur à la Sorbonne et Georges Hamacek, qui, après avoir fait Saint-Cyr rejoignit les parachutistes de la Légion étrangère et fut tué en Indochine, titulaire de huit citations. Son passage à la Légion laissa un tel souvenir marquant que les saint-cyriens le choisirent comme parrain de l'une de leur promotion, ce qui m'amena à faire une cérémonie très émouvante avec toute cette promotion dans notre maquis en 1988.



Au noyau parisien j'ajoutais rapidement de solides jeunes morvandiaux, en majorité paysans, à condition qu'ils soient volontaires et décidés à accepter la discipline et l'entraînement, plutôt dur, que j'imposais. Je finis par constituer ainsi une compagnie homogène et dans la région, on se souvient encore de la « compagnie *André* ».

Leurs épouses elles-mêmes disent aujourd'hui que leurs maris leur parlent encore de ma fermeté mais m'en gardent une grande reconnaissance car ils sont conscients qu'ainsi nous avons pu mener des opérations efficaces sans les pertes que connurent des maquis moins entraînés et plus indisciplinés.



Des membres de la compagnie *André*. De gauche à droite : Michel Henri, Jean-Louis Fromonot, Hubert Cloix, René Lelevé, Bertrand de Laroque, Jean Gateau.

4.4 Les Anglais

[Au maquis servaient aussi des soldats britanniques]. La plupart de ces Anglais étaient d'anciens « rats du désert ». Ils avaient combattu en Libye sous les ordres du fameux major Sterling, surnommé par les Allemands le « major Fantôme ». Ils avaient un comportement qui surprenait, alliant une apparente décontraction avec beaucoup de discipline et un réel esprit offensif, fortifié par une solide expérience des combats. Après une période de mise en examen de leur part, nos relations devinrent si cordiales que je fus par la suite admis, après la guerre, avec mes plus proches lieutenants, membre de l'amicale SAS et qu'ils me décernèrent une citation mettant en exergue les qualités de notre compagnie⁹.



⁹ King's medal for courage dont le texte comporte cette appréciation : "His men were remarkable among the Maquis for their good discipline".

Lors d'une opération conjointe, qui fut peut-être l'objet d'une trahison, nous tombâmes dans une embuscade allemande et alors que les autres formations du maquis restèrent volontairement inactives, ce sont les Anglais qui revinrent nous aider à nous en sortir. Nos relations perdurent aujourd'hui et sont restées très étroites. Nous nous revoyons tous les ans au mois d'août, et 1994 fut l'occasion de grandes cérémonies.

4.5 Les combats

Mais sur le plan national, au point de vue opérationnel, j'étais bien entendu rattaché à l'état-major départemental FFI pour lequel le colonel Roche avait heureusement fait appel à des officiers valables dont un ancien capitaine instructeur à Saint-Cyr. Cela donna plus de cohésion aux opérations sans permettre d'atteindre cependant ce qui aurait pu être réalisé contre les colonnes allemandes en retraite qui, venant du sud, de l'ouest ou du sud-ouest, se dirigeaient vers Dijon et l'Alsace.

Le premier combat que nous connûmes fut livré dans le plus grand désordre aux environs de Montsauche contre un convoi de soldats russes servant dans l'armée allemande. Les pertes ennemies furent nombreuses, mais de notre côté nous eûmes à déplorer quelques morts dont notre camarade Chataigneau, de Vengeance. Quelques jours plus tard, les Allemands de Château-Chinon vinrent par représailles mettre le feu au village de Montsauche.

Il serait trop long de relater le détail des actions menées de juin à septembre. Pour ne citer que les principales, retenons :

- le 26 juillet, en couverture d'un détachement SAS britannique qui devait aller saboter une voie ferrée, une section de la compagnie tomba dans une embuscade allemande à Montigny-en-Morvan et ne parvint à s'en tirer sans pertes que grâce à l'entraînement qui avait permis aux hommes d'acquérir les qualités manœuvrières de vrais soldats.
- les 15 et 16 août, la compagnie participa avec d'autres formations à d'importants combats contre une force de 6.000 soldats allemands qui avaient engagé une opération de destruction contre un maquis dans la région de Crux-la-Ville. Ce maquis formé à l'origine par des éléments locaux du réseau Vengeance constituait une gêne sur un axe de communication vital pour les Allemands. La bataille de Crux-la-Ville qui dura quatre jours figure parmi les quatre combats les plus importants livrés par le maquis contre les forces allemandes. Les affrontements furent durs, en particulier pour ma compagnie qui se heurta à un bataillon de parachutistes allemands venant de Cassino et se dirigeant vers la Normandie. Au passage, ils avaient été requis par le commandement allemand pour ce combat. Au cours des engagements, nous parvînmes à faire prisonniers deux de ces parachutistes dont un *feldwebel* que j'interrogeais immédiatement. La nuit suivante, étant dans une situation précaire, avec la crainte de me voir moi-même encerclé, je me proposais de le faire attacher à un arbre, quand il me déclara que c'était contraire aux lois de la guerre. Je ne manquais pas de lui rétorquer (je parlais alors assez bien l'allemand) que lui et ses semblables étaient loin de respecter ces lois, mais je me fiais à sa parole de ne pas s'échapper pendant la nuit, parole qu'il respecta d'ailleurs. Le lendemain je tentais de me débarrasser de ces deux encombrants fardeaux en les confiant à un maquis qui regagnait son cantonnement. Mais au cours d'une liaison, quelques heures après je retrouvais ces deux prisonniers dévêtus et sur le point d'être pendus à un arbre par ces maquisards qui n'avaient pas combattu. Outrés par ce comportement, les hommes de ma compagnie qui m'accompagnaient obligèrent ces faux maquisards à rendre leurs vêtements aux deux prisonniers que je dus garder par la suite jusqu'à l'arrivée des premiers détachements de la 1^{ère} armée française auxquels je les remis. Le *feldwebel*, qui était lui-même sous-officier de carrière, vint me saluer en me déclarant qu'il avait eu affaire à un vrai officier de l'armée française, alors qu'on leur avait dépeint tous les maquisards comme

des terroristes et des brigands. L'opération de Crux-la-Ville permit une fois de plus de mettre en évidence les qualités manœuvrières de la compagnie.

- Le 21 août, au cours d'une embuscade à l'entrée de Saulieu, nous capturâmes le détachement d'arrière-garde du convoi qui, de Vichy, emmenait en Allemagne le maréchal Pétain. Ce détachement se composait de trois motocyclistes GMR et de la voiture personnelle de cérémonie du Maréchal (une Renault Viva grand sport décapotable¹⁰), avec à son bord, outre le chauffeur, un officier allemand et le chef de la sécurité personnelle du Maréchal. Tout cet ensemble fut immédiatement dirigé vers l'état-major des deux colonels français et britannique. L'importance des documents trouvés à bord de la voiture justifia la venue, dans la nuit suivante, d'un Lysander en provenance de Londres.



La Renault du Maréchal ;
de gauche à droite : Pequichont, Fervel, André Guyot, Maurice Cottreau.

- Le 4 septembre, à Sainte-Perreuse, capture par une section de la compagnie de trois voitures allemandes, cinq passagers tués sur le coup, deux prisonniers dont un sérieusement blessé qui devait succomber peu après. C'était un capitaine de la *feldkommandantur* de Nantes.



¹⁰ Elle avait aussi servi au Président Lebrun pour les cérémonies du 14 juillet.

Une Citroën prise aux Allemands.
Sur le radiateur : le fanion de la compagnie.

- Le 7 septembre, lors d'une tentative pour détruire le pont du Montal, le sergent Hamacek surprit un convoi allemand, il détruisit une voiture, tuant ses cinq occupants.

4.6 La boue

Malgré ces succès et malgré la satisfaction de constater que les colonnes allemandes en retraite ressemblaient fort au spectacle des soldats français de 1940, la Libération devait nous laisser un goût amer avec l'émergence des comités de Libération et les règlements de comptes contre de vrais, mais aussi de soi-disant collaborateurs.

C'est ainsi qu'à Autun nous faillîmes en venir à un combat en règle contre les FTP qui menaient une politique de « nettoyage » de la ville, et qu'à Saulieu nous intervînmes pour mettre un terme à une séance de coupe de cheveux de femmes, menée en public, sur la place, par un soi-disant sous-officier qui m'avait été affecté contre mon gré et qui, quelques jours plus tôt, avait déserté lors de l'apparition de deux motocyclistes allemands au carrefour où il avait été placé en observation. Malgré les cris de la foule, nous nous en saisîmes et l'enfermâmes avec les prisonniers de la milice, laissant le soin aux responsables locaux de s'en charger.

5 Après la libération de notre Région

5.1 Stabilité imposée

Mon désir était de rejoindre la 1^{ère} armée française avec ma compagnie. Le docteur Prochiantz, qui, était du réseau Vengeance, avait eu l'occasion de soigner le fils de Lattre de Tassigny blessé au pied à Autun. Il s'était vu promu au grade de médecin capitaine par le général et doté d'une antenne chirurgicale mobile avec laquelle il allait faire toute la campagne. Par son intermédiaire, j'obtins un rendez-vous à Dijon avec un officier de l'état-major du général. Je m'y rendis subrepticement avec la « traction avant » que j'avais prise aux Allemands lors de la bataille de Crux-la-Ville.

Malheureusement, à l'état-major, je tombais sur le colonel Viat, délégué militaire régional, qui s'opposa fermement à mon ralliement à la 1^{ère} armée, me faisant ressortir que mon devoir était de rester dans la région pour continuer à entraîner mes hommes. Il me dit que nous serions regroupés et armés pour constituer une unité combattante. Il insista sur le fait qu'il avait besoin de gens de confiance, ce qui correspondait sans doute aux consignes visant à faire face à la mise en coupe réglée de la région par les formations FTP. Le colonel Viat ne se contenta pas de ses exhortations. Il prit les mesures nécessaires pour que je ne puisse pas disposer des camions du maquis pour transporter ma compagnie.

5.2 Le 95^e RI

Très vite je compris que nous restions sur une voie de garage. De fait, le régiment FFI ne bougea pas de Nevers. Entre temps j'avais repris contact avec des camarades de Vengeance qui avaient combattu à Orléans et en Sologne, en particulier avec *Jean-Paul*. Nous étions très liés depuis que nous avons joint nos efforts de janvier à mai 1944 pour protéger les intérêts de Vengeance. Il mena des combats importants dans la région de Romorantin et se trouvait pratiquement à la tête d'un effectif de la valeur d'un bataillon. Nous décidâmes de joindre de nouveau nos efforts, et nous obtînmes l'autorisation de l'état-major du général Koenig, chef des FFI, de constituer un bataillon d'éléments de Vengeance.

Je rejoignis donc la région de Blois avec la plupart des cadres de ma compagnie, en particulier ceux qui m'avaient suivi depuis Paris, et quelques autres volontaires. Ainsi fut rapidement constituée une unité qui prit le nom de 2^e bataillon du 95^e RI.

Nous fûmes entièrement équipés de neuf en matériel anglais puis rattaché à la 3^e armée américaine. Nous disposions ainsi des avantages du ravitaillement mais aussi de l'entraînement à l'américaine. Nous fîmes mouvement vers l'Est, malheureusement il s'avéra très vite que nous ne serions jamais que des supplétifs de cette armée.



La 1^{ère} compagnie du 95^{ème} RI. En 1 : le LTN Guyot, commandant d'unité ; en 2 : Georges Hamacek.

5.3 Le CEFEO

C'est pourquoi je profitai du passage d'officiers de la Coloniale à la recherche de volontaires pour présenter ma candidature à l'entrée dans l'arme coloniale, ce qui avait toujours été mon désir, et rejoindre le Corps expéditionnaire français pour l'Extrême-Orient (CEFEO) en voie de constitution pour aller s'entraîner en Amérique et combattre les Japonais. Je rejoignis donc le camp de Fréjus dès la fin avril, avant la capitulation allemande. De nombreux éléments de ma compagnie firent aussi acte de volontariat et me rejoignirent.

Avec la bombe atomique et la capitulation du Japon, le projet du Corps expéditionnaire tomba évidemment à l'eau et nous constituâmes la 3^e division d'infanterie coloniale qui devait débarquer en Indochine en janvier 1946.

Ainsi se termina ma période de résistance et de combat dans le maquis.

6 Bilan

Le réseau Turma Vengeance auquel j'ai eu l'honneur d'appartenir était certainement le plus structuré de la Résistance. Il arriva à toucher environ 30.000 hommes ou femmes désireuses de participer à la Résistance. De ce fait, lors des combats de la Libération, des cadres et des unités entières de Vengeance constituèrent l'ossature de formations FFI dans de nombreuses régions : Paris, Île-de-France, Oise, Normandie, Bretagne, Loir-&-Cher et évidemment Nièvre.

En ce qui concerne nos pertes, des chiffres exacts sont difficiles à fournir car certains disparurent sans laisser de trace, mais on peut tabler avec certitude sur les données suivantes :

- Déportés..... 700
- Morts dans les camps 350
- Fusillés, morts sous la torture, tués au combat 200

Une stèle au cimetière du Père Lachaise commémore le souvenir de ces volontaires morts pour la France.



7 Allocution du 7 septembre 2003, à Ouroux en Morvan

Allocution prononcée le dimanche 7 septembre 2003, à Ouroux, lors d'une cérémonie se déroulant comme suit :

- 09h00 : Messe célébrée par Mgr Deniau, évêque de Nevers,
- 10h00 : dépôt de gerbes au monument aux morts,
- allocution du colonel Guyot et remise de l'emblème de son unité (la compagnie *André*) au maire d'Ouroux.

Étaient présents, entre autres :

- Mgr Deniau, évêque de Nevers, qui a béni le fanion,
- Père Jouvelot, curé d'Ouroux,
- M. Didier Brassard, sous-préfet de Château-Chinon,
- M. Patrice Joly, maire d'Ouroux,
- M. Lionel Thenault, maire de Montsauche,
- Rosen Brian, Anglais, représentant la *Royal british legion*.



En béret : le colonel Guyot, *André* dans le maquis.
À droite, Mgr Deniau.

Monsieur le sous-préfet,
Monsieur le maire d'Ouroux, conseiller général de la Nièvre,

Ce drapeau que je viens de vous remettre, au nom des anciens de la compagnie *André*, a été confectionné de façon artisanale par deux jeunes filles de Coeuzon, aujourd'hui dames respectables, que je nommerai par leur nom de l'époque : Ginette Renault et Suzanne Guillaumot, dont les parents m'avaient offert l'hébergement avant que je gagne le maquis. Elles ont fait l'assemblage des trois couleurs et brodé au centre, dans la partie blanche, une croix de Lorraine. Elles sont ici présentes pour s'associer à ce geste.



Ginette Renault et Suzanne Guillaumot portant le drapeau de la compagnie *André*

Comme de nombreux autres parisiens du réseau Vengeance, j'étais, en effet, arrivé dans le Morvan parce que, après les arrestations qui nous avaient décapités et affaiblis fin 43 et début 44, nous voulions sortir de l'ombre, sortir de la lutte clandestine si éprouvante puisque solitaire, pour combattre les armes à la main l'ennemi qui occupait notre pays. Or, à Paris, nous avons appris le projet de création d'un « hérisson » de résistance dans le Morvan étant donné sa position stratégique et sa couverture forestière.

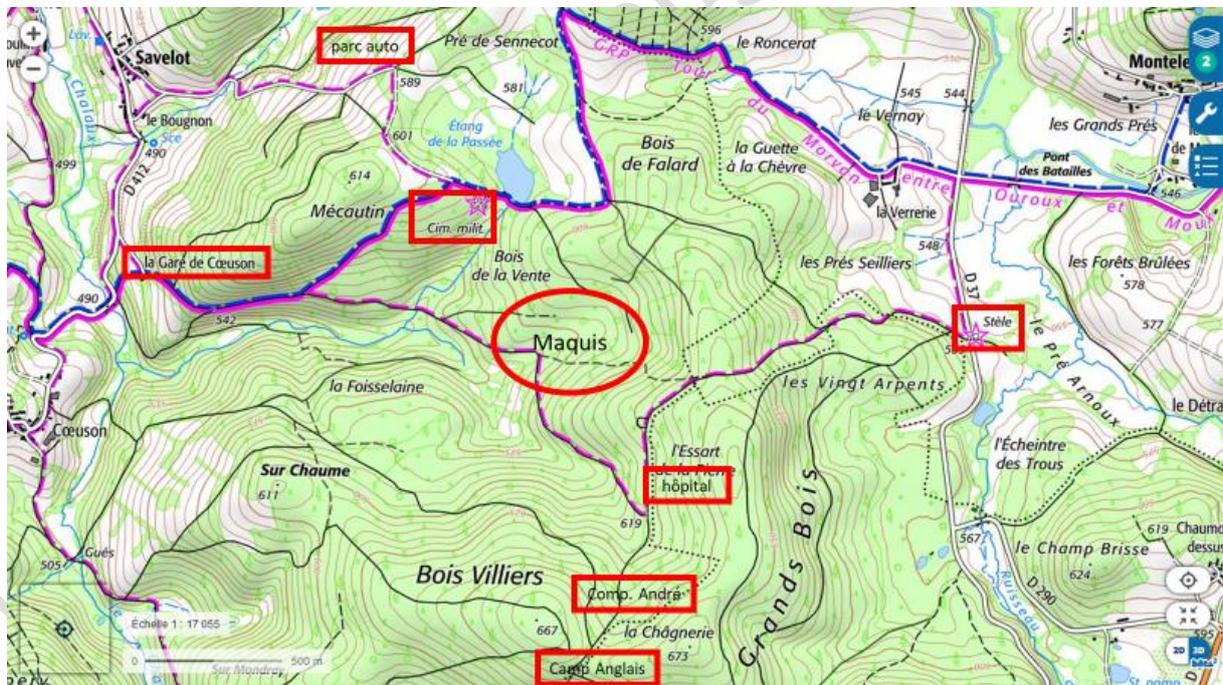
Personnellement, étant devenu responsable des liaisons du réseau avec les instances supérieures de la Résistance, j'avais rencontré le colonel qui devait prendre le commandement de cet ensemble et j'étais assuré d'avoir un commandement correspondant à mon grade. Mais arrivé au maquis *Bernard*, j'appris que cette construction prévue par le général Koenig avait capoté en raison des dissentiments locaux et qu'un autre responsable départemental FFI avait finalement été désigné.

Si j'avais été seul, j'aurais pu, moi-aussi, changer d'orientation mais je ne voulais absolument pas abandonner les jeunes agents de liaison du réseau que j'avais recruté dans les classes préparatoires aux grandes écoles du lycée Saint-Louis, lycée où j'avais fait mes études. Je les avais fait venir et j'en étais responsable.



Louis Aubin, Bernard.

Je m'en ouvris à *Bernard* à qui, dès mon arrivée, j'avais fait confiance. Et je dois dire que cette confiance fut réciproque. *Bernard* était alors confronté à la nécessité d'organiser le flot d'hommes de tous âges qui gagnaient le maquis. Il me dit avoir besoin le plus tôt possible d'un groupe cohérent et aguerri. Il pensait que je pouvais en constituer le noyau en renforçant mon équipe de jeunes volontaires. Il décida de me positionner en dehors du camp principal pour me laisser plus d'initiative et de liberté dans l'entraînement et choisit un emplacement proche du camp des SAS britanniques afin de participer à leur sécurité et d'être à même de répondre rapidement à une demande d'opération commune.



Le maquis Bernard, à Coëuson (sud de Montsauche)

Ainsi prit forme le groupe, puis la section, enfin assez rapidement la compagnie *André*, grâce aussi aux cadres que *Bernard* m'affecta, dont le sergent Pierre Demangeot¹¹, ancien gendarme.

¹¹ Pierre Demangeot a écrit, avec André Dulaurens, *Les hommes de l'ombre*, imp. Pelux, 1986, 358 p.



Pierre Demangeot

Dès le début, l'entraînement au combat fût mené intensément et durement, mais sans brutalités. Profitant de l'expérience et de l'assistance des Anglais, notre relatif isolement permit de réaliser des exercices de combat avec tirs réels et plus tard, lors de nos engagements avec l'ennemi, nombreux sont ceux qui sont venus me dire qu'ils avaient appris ainsi ce qu'était le sifflement des balles et que leur entraînement avait certainement contribué à savoir se protéger.

En plus des astreintes de garde, de patrouilles, de reconnaissances ou de corvées fixées par les autorités, nous menâmes des actions spécifiques :

- Le 26 juillet 1944, à Montigny-en-Morvan, en couverture d'un détachement anglais, nous sommes tombés dans une embuscade montée par les Allemands, sans doute renseignés. Dans le rapport des opérations britanniques baptisé *Houndsworth*, il est précisé que la compagnie *André*, un moment encerclée, arrive à se dégager en infligeant des pertes à l'ennemi grâce à son sens de la manœuvre et d'utilisation du terrain.
- Les 14, 15 et 16 août, à Crux-la-Ville, participant à l'opération d'ensemble pour dégager le maquis *Mariaux* encerclé par une force d'environ 4.600 Allemands, nous avons ouvert une brèche dans le dispositif ennemi et permis à des unités *Mariaux* de s'échapper. Au cours de cette opération nous avons fait deux parachutistes allemands prisonniers dont un *feldwebel* décoré de la Croix de fer qui m'a dit plus tard avoir combattu à Cassino et reconnu notre courage.
- Le 21 août, à Saulieu, au cours d'une embuscade, nous avons capturé le chef de la sécurité personnelle du maréchal Pétain et trois motocyclistes d'escorte. Dans la voiture, une Viva Stella Renault, se trouvaient des documents aussitôt transmis au colonel Hutchinson qui, vu leur importance, fit venir dans la nuit un *lysander* pour les emmener à Londres.
- Le 4 septembre, à Saint-Péreuse, l'embuscade que nous avons montée entraîna la destruction d'un convoi de trois véhicules et la mort de six ennemis dont le chef de la *kommandantur* de Nantes.
- Le 7 septembre, au Pont du Mental, lors d'une reconnaissance une voiture et ses cinq occupants furent anéantis. Cette dernière opération était menée par le sergent Georges Hamacek, candidat à Saint-Cyr, qui effectivement rejoignit cette école dès 1945 et dont la carrière absolument remarquable, je dirais même exemplaire, lui valut d'être choisi, en 1989, comme parrain d'une promotion de Saint-Cyr, l'associant ainsi à de grands noms de notre histoire. Rappelons que Georges Hamacek a été tué le 11 mai 1953, il y a 50 ans, lors d'un combat au Laos dans une opération pour dégager Dien

Bien Phû. Enfin soulignons que ce fils d'émigré tchèque, francisé pour avoir combattu dans la Légion étrangère en 1914, est bien morvandiau par sa mère originaire de Dornecy, où Georges repose dans le caveau familial. Pour nous, il fut un ami. Pour la France et le département, il restera un modèle, un héros.

L'arrivée de la 1^{ère} armée française ne pouvait que susciter le désir de rejoindre ses belles unités équipées d'engins modernes. Par le docteur Prochiantz¹², qui avait recueilli le fils du général de Lattre, blessé près d'Autun, puis l'avait opéré et soigné, un contact m'avait été assuré avec l'état-major du général. Mais arrivé dans la nuit à Dijon, avec la Citroën prise aux Allemands, c'est le colonel Viat, délégué militaire régional, que je trouvais en face de moi.

Mis au courant du projet, il me fait part de sa totale opposition pour des raisons prioritaires nationales. Passer outre aurait peut-être été possible mais c'était profiter de l'ascendant acquis pour entraîner la compagnie dans l'aventure d'un ralliement à la sauvette avec la certitude d'opérations au cours desquelles des pertes étaient inévitables.

Pour reprendre le plus rapidement possible le combat, s'est présentée alors pour les anciens de Vengeance la possibilité de se faire réclamer par le BCRA. Ce qui fut fait et nous permit de rejoindre à Orléans le 95^e RI constitué en majorité par d'anciens du réseau. Rapidement équipé avec du matériel britannique, le régiment allait être rattaché à la 3^e armée américaine.



Ainsi se terminait, fin septembre, 4 mois de vie exaltante à la tête d'une compagnie librement constituée de volontaires, sans structure hiérarchique et même au départ sans galon. La preuve de la pérennité des liens ainsi établie est la vitalité dont fait preuve l'amicale du maquis *Bernard*.

Mais je crois que cette force qui nous animait, cette camaraderie qui nous unissait, cette discipline librement consentie qui nous caractérisait, les dangers que nous affrontions avec un courage délibéré, tout cela nous le devons en grande partie à ce cérémonial de montée des couleurs qui nous unissait tous les matins.

Et c'est l'un de nous qui me l'a écrit il y a quelques jours, en s'excusant de n'avoir pu venir, Alain Séné. Il me dit combien il a été ému la première fois qu'il a assisté dans notre clairière, à la levée des trois couleurs. Il a ajouté : « Je pensais que nous étions déjà sur une parcelle de la France libérée ».

C'est, je crois, ce message que nous transmettons en vous confiant cet humble emblème. Et c'est d'autant plus justifié qu'Ouroux, dont vous êtes maire, fut aussi le symbole d'une France libérée en devenant, lors des derniers combats, chef-lieu du département de la Nièvre.

Enfin, pour nous tous, il était important que cette cérémonie ait lieu au cours de la réunion annuelle des anciens du maquis *Bernard* car nous devons nous souvenir que le développement de la Résistance et des maquis a été la conséquence du travail de pionniers réalisé par *Bernard* et *Joseph*.

¹² Le docteur Alec Prochiantz a écrit son passage dans le maquis dans *Promenons-nous dans les bois – un chirurgien dans la guérilla*, éd. des Écrivains, 1998, 228 p.

<http://chantran.vengeance.free.fr/>